



<http://comaguer.over-blog.com>

Bulletin n° 360- semaine 48 - 2017

A PROPOS D'EDWARD S.HERMANN

Comme nous l'avons souligné dans le bulletin 359 la collaboration du professeur d'économie Edward S. Hermann avec Noam Chomsky ne s'est pas limitée au livre célèbre « MANUFACTURING CONSENT ». La traduction française de CONSENT par CONSENTEMENT est discutable. Elle accrédite l'idée que chaque personne avec son libre arbitre va accepter dans son for intérieur, en conscience, de corriger ses « idées fausses ». En fait il s'agit tout au contraire d'une opération à l'échelle industrielle – manufacturée - visant à une transformation de masse de l'opinion publique pour créer un CONSENSUS c'est à dire une polarisation globale et une homogénéisation de l'opinion publique dans le sens voulu par les classes dominantes.

Leur premier ouvrage commun est plus ancien. Il a été écrit en 1973 sous le titre « BLOODBATH » (bains de sang).

La date a son importance : la guerre du Vietnam qui s'achève alors a engendré aux Etats-Unis une profonde crise politique qui donne lieu à une critique de masse de la guerre. Elle sera parachevée par la démission de Nixon (1974). Son coût énorme engendrera un affaiblissement économique de la première économie mondiale concrétisé par la désindexation du dollar sur l'or (15 Aout 1971).

Dans ce climat et avant le coup d'Etat « made in Washington » au Chili (11 Septembre 1973), le livre de ces deux intellectuels constitue une critique radicale de l'impérialisme étasunien par deux citoyens étasuniens. Il montre que la violence destructrice déployée au Vietnam qui est alors manifeste pour l'opinion publique étasunienne et dans l'opinion publique mondiale sur laquelle il apporte de nouveaux éléments est la suite de précédents bains de sang qui eux n'ont pas ou peu été dénoncés ni a fortiori combattus politiquement

Les premiers cas cités sont le Guatemala et la République Dominicaine, deux opérations de renversement de gouvernements élus sous Eisenhower (Nixon est son vice-président). A ce propos il est utile de souligner que ce Président si souvent mentionné pour ces propos de fin de mandat contre le « complexe militaro-industriel » n'avait pas hésité à patronner deux guerres civiles sanglantes dans l'arrière cour des Etats-Unis. Viennent ensuite le Pakistan : massacre soutenu par les Etats-Unis de centaines de milliers de bengalis par l'armée du Pakistan Occidental, le Burundi (déjà) et l'Indonésie (massacre des communistes indonésiens – entre 500 000 et 1 millions d'assassinats car il n'y eut pas de guerre civile en Indonésie mais des assassinats de masse des militants communistes et de leur entourage par l'armée indonésienne de Suharto équipée et conseillée par Washington.

Au Vietnam les premiers bains de sang sont français en rappelant que la Quatrième République qui « faisait le travail » bénéficiait du soutien financier des Etats-Unis pour le faire, mais la gestion directe du conflit par les Etats-Unis ouvrira l'ère des bains de sang de masse. Dans leur livre CHOMSKY et HERMANN soulignent le fait que l'énorme bain de sang du Cambodge (Opération Menu 1968 -1969 – puis opération Freedom Deal 1970-1973) décidé par Nixon et Kissinger et que le président a présenté lui-même comme « la doctrine Nixon à l'état le plus pur » a été dissimulé à l'opinion et au Congrès et a servi de modèle aux ultimes bains de sang perpétrés au Vietnam.

Ce livre, va être interdit aux Etats-Unis (un très rare cas de censure) et n'y sera publié que 15 ans plus tard en 1988. Mais il est assez rapidement traduit et diffusé en France (Avril 1975) par les éditions SEGHERS – LAFFONT. L'initiative en revient au philosophe Jean-Pierre Faye (voir en annexe l'article de Jean-Pierre Faye dans le Monde Diplomatique) qui a commencé à faire connaître les travaux de Chomsky en France et rédige une longue préface dont le titre « L'Archipel Bloodbath » se veut une réplique à « L'archipel du Goulag » qui paraît en France le 1^{er} Juin 1974. Evidemment ce second ARCHIPEL aura un écho incommensurablement plus grand que le premier. La période se prête à cette occultation – la traduction française de BLOODBATH passe presque inaperçue et n'est presque jamais mentionnée dans les bibliographies de ses deux auteurs – puisqu'on peut dater du coup d'état au Chili le retournement contre-révolutionnaire qui met fin à l'ère des décolonisations ouverte en 1945 marquée par les révolutions chinoise et cubaine période – presque un demi-siècle - qui verra la disparition de l'URSS et s'achève dans les soubresauts que nous traversons. Lorsqu'il paraît en France, le camp impérialiste occidental a resserré les rangs (création de la Commission Trilatérale), en Europe Giscard et Helmut Schmidt vont s'employer à étouffer la révolution portugaise et la longue crise économique initiée en Décembre 1973 (premier choc pétrolier) va installer pour longtemps les classes et les nations exploitées dans une position défensive. La contre révolution déjà entamée sera officialisée par Reagan et Thatcher en 1981.

BLOOD BATH n'a pas été cité dans les différents hommages rendus à EDWARD S HERMANN après son décès le 11 Novembre et la politesse de rigueur a quand même laissé échapper une perle. Dans l'hommage publié par le NEW YORK TIMES apparaît une phrase curieuse : « MANUFACTURING CONSENT a été critiqué pour avoir mis la pédale douce sur le génocide du Cambodge, celui du Rwanda et celui de Bosnie à Srebrenica ».

Il est donc reproché à EDWARD S HERMANN de ne pas avoir pris position dans son livre sur deux génocides perpétrés après sa publication (1988). Quant au Cambodge le reproche est qu'il n'aurait pas assez insisté sur POL POT et les KHMERS ROUGES alors que dans BLOODBATH, ce livre, écrit en 1973, qui définitivement dérange, il n'a pu que mentionner le génocide perpétré par les Etats-Unis. Pour conclure là-dessus citons le travail de l'historien étasunien MICHAEL VICKERY, éminent spécialiste universitaire de l'Asie décédé en début d'année, qui s'est livré à une analyse comparative des deux génocides et qui conclut à 500 000 morts pendant la guerre menée par les Etats-Unis et entre 200 000 et 300 000 morts dans l'épisode KHMERS ROUGES. La succession de ces deux épisodes dramatiques explique par ailleurs une grave crise démographique l'agriculture cambodgienne ayant été ravagée durablement (des mines partout) par les énormes bombardements étasuniens.

[Le Monde diplomatique Mars 1975, page 20](#)

L'archipel des bains de sang et la politique impériale américaine

par Jean-Pierre Faye

En juillet 1973, le plus grand théoricien de la science du langage, Noam Chomsky, se risquait à une prédiction. Citant les discours d'un grand massacreur de la guerre du Vietnam, William E. Colby, il annonçait que celui-ci était « *actuellement sur le point de diriger la C.I.A.* ». Un mois plus tard, en août 1973, la prédiction se réalisait : Nixon nommait Colby directeur de la C.I.A., sans doute en raison de ses sanglantes performances au cours de l'Opération Phoenix au Vietnam du Sud. Le 11 septembre 1973, dans la nuit, l'Opération Pinochet se déclenchait au Chili. Et nous savons maintenant, depuis septembre 1974, le rôle qu'y joua la C.I.A. de William Colby (1).

Vietnam-Chili. Ce sont les deux pôles de l'espace qu'explore, avec une véhémence admirable et une violente sobriété, le livre de Noam Chomsky : *Bains de sang* – « *Bloodbaths in fact and propaganda* ».

Mais entre l'achèvement de ce livre et sa récente parution en traduction française (2), ces jours-ci, un événement singulier s'est ajouté à son contenu : le fait qu'il a été frappé par la censure dans le pays qui se donne pour la patrie de la libre expression.

Que signifie ce fait de censure ? Comment est-il construit ? Peut-être faut-il le décrire en détail, avant d'entrer dans le livre interdit. Tout d'abord, parce qu'il semble peu croyable à bien des esprits. Même les amis de Noam Chomsky, en France, ont peine à croire qu'un livre du savant américain le plus novateur de ces dix dernières années ait pu être, dans son propre pays, frappé d'interdiction. Mais celle-ci donne la mesure des enjeux mondiaux que ce livre a décrits.

A la fin de 1973, le linguiste américain Carlos Otero nous apprenait la parution imminente des *Bloodbaths*. Nous avons aussitôt téléphoné à Noam Chomsky pour lui demander l'autorisation d'en publier un fragment dans notre revue. A travers une écoute téléphonique peu audible, il nous apprenait d'une voix tranquille que le livre était frappé de « *copyright* » -mais je dois avouer que j'ai alors entendu ce mot en un sens quasi métaphorique. Peu après, je recevais de lui la lettre publiée en février 1974, dans *Change 18*. Le 8 mars 1974, Carlos Otero, qui venait de faire paraître une traduction espagnole du premier ouvrage théorique de Chomsky, *Structures syntaxiques*, m'interrogeait à la fin d'une lettre sur les langages totalitaires : « *Où en est la traduction de Bloodbaths, avec vos commentaires sur le destin singulier de ce livre – le cas le plus flagrant de censure aux Etats-Unis (the most blatant case of USA censorship)... Pourrait-on faire quelque chose en France pour combattre cette conspiration ?* » Enfin, le 22 janvier 1975, Noam Chomsky écrivait à l'une de ses meilleures disciples en France, Mitsou Ronat, en apprenant la sortie de la traduction française : « *Je suis heureux de voir paraître le bloodbaths book, finalement, même si les Etats-Unis sont le lieu où ils devraient être lus (et où ils ne le seront pas).* »

Les lois de l'enfer

Quel est donc ce livre extraordinaire, objet d'un si extraordinaire acharnement ? Qu'est-ce qui lui vaut le dangereux privilège de l'interdiction ?

La raison en est évidente. Ce livre démonte, avec une rigueur brève et implacable, l'immense machine mondiale de répression qu'est devenue l'idéologie impériale de la démocratie américaine dans les quinze dernières années :

« Il nous apparaît comme une vérité évidente et élémentaire que le leadership aux Etats-Unis, par l'effet de sa position dominante et de ses efforts contre-révolutionnaires accomplis à une échelle planétaire, fut le seul à être, dans une telle proportion, l'instigateur et l'administrateur des bains de sang les plus terribles, ou leur soutien matériel et moral, au cours des années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale. »

Réplique fulgurante à l'apologie de la République impériale dans la tradition de Raymond Aron. Il est décisif qu'elle vienne du plus grand esprit de la science américaine contemporaine, celui auquel la théorie linguistique doit d'avoir acquis autour de 1960 le statut de science rigoureuse, comme la théorie économique, quinze ans plus tôt, avec les travaux de John von Neumann.

La méthode : elle semble naître ici de l'alliance entre Chomsky le linguiste et Herman l'économiste. A celui-ci peut-être faudrait-il attribuer une certaine « économie » des matériaux d'information, une façon d'en faire percevoir la circulation entre les divers porte-parole de la « politique impériale » : généraux, politiques, experts, idéologues de l'Université et de la presse. A celui-là, la façon de laisser parier leur discours et de le prendre au piège de ses propres règles cachées dans sa rhétorique. Encore faut-il tout de suite préciser qu'à aucun moment le lecteur de *Bains de sang* ne verra le vocabulaire technique des linguistes ou des économistes faire écran entre lui et l'objectif visé, qui est de montrer avec simplicité comment les choses ont pu en venir là. Que la première démocratie de l'histoire moderne, après avoir libéré l'Europe occidentale du joug nazi, soit devenue exportatrice de fascismes dans le tiers-monde, voilà qui fait problème, si l'on se souvient d'Engels lorsqu'il disait du modèle américain de démocratie politique décentralisée : « *C'est ce qu'il nous faut avoir de même.* »

L'analyse circule par divers lieux du monde jusqu'au moment d'en arriver au point central : le Vietnam. Auparavant elle passe par le Guatemala, Saint-Domingue ou le Brésil, par la Grèce et par la Thaïlande, les Philippines et la Corée du Sud, par le « nouveau » Cambodge de Lon Nol et par la « vieille Chine » de Tchiang Kaï-chek. Elle s'arrête un moment sur un exemple terrible : l'Indonésie. L'ex-premier ministre d'Australie, Harold Hoth, assurera qu'« *avec cinq cent mille ou un million de sympathisants communistes envoyés par terre, je pense qu'il est raisonnable d'admettre qu'une réorientation a vraiment eu lieu.* ». Voilà une excellente manière de manifester son allégeance à ce que Chomsky appelle sobrement l'idéologie impériale (3). Une double justification est donnée dans le contexte d'un tel discours. D'une part, « *ce pays de meurtre de masse et d'immenses camps de concentration devenait un paradis pour actionnaires étrangers* », et une

conférence de presse tenue à Wall Street dans les bureaux de l'International Nickel en prenait acte joyeusement au cours de l'été 1970. D'autre part, le général Maxwell Taylor, dont le livre d'Halberstam (4) a montré le rôle décisif avec Walt W. Rostow dans l'escalade de la guerre du Vietnam, apporte le mot de la fin : « *l'indépendance de l'Indonésie aujourd'hui* » doit être attribuée, « *pour une très grande part à ce que nous avons accompli au Vietnam du Sud* ». Tout se tient donc dans l'Empire – dans l'archipel du « *bloodbath* ». On est tout prêt à demander comme Faust : l'enfer même a donc ses lois ?

L'escalade dans la *puissance de feu* ne va pas sans l'escalade dans le langage. Ainsi des discours tenus par l'élite impériale au sujet des « *victimes de la réforme agraire* » au Vietnam du Nord, dans les années 50. En 1969, Nixon évoque à ce sujet le chiffre de cinquante mille morts. En 1970, il passe à « *des centaines de mille* ». En 1971, il monte à « *un demi-million, selon une estimation au bas mot* ». En fait, une estimation américaine qu'ont publiée en 1972 les International Relations of East Asia, en s'appuyant sur les chiffres présentés par le gouvernement Diem lui-même en 1959, situe les faits réels entre huit cents et deux mille cinq cents. « *Chiffres importants* », juge Chomsky, qui ne fait pas bon marché de la vie et de la mort. Mais plus important encore est le fait que cet agrandissement mythologique du prétendu « *bloodbath* », attribué à l'adversaire, servait à justifier les bains de sang immenses versés alors au nom du « *monde libre* ». C'est le procédé décrit par la rhétorique classique sous le nom dangereux de *métastase*. Dans les mêmes années, l'ensemble du territoire vietnamien était criblé de vingt-six millions de trous de bombes ou d'obus.

Le discours sur les bains de sang attribués à l'autre et plus généralement l'ensemble du discours impérial, voilà ce qui va rendre acceptables les plus grands massacres commis depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Le point culminant de ce processus – et du livre – est atteint avec le langage de William E. Colby, l'homme de l'Opération Phoenix, étrange nom de code donné à ce « *cas typique de la terreur sélective – et aveugle* », qui « *démontre la facilité avec laquelle les programmes américains sont absorbés dans un système de chantage ou de rackets, de tortures et d'assassinats ainsi que la propension de la bureaucratie politico-militaire des Etats-Unis à soutenir et à organiser les systèmes les plus barbares et les plus brutaux de la terreur* ».

Sous le sigle de C.O.R.D.S. – programme de « *Soutien aux opérations civiles et au développement révolutionnaire* », devenu ultérieurement le « *Développement rural* » (sic) – Colby se donne alors à lui-même la tâche de « *protéger le peuple vietnamien contre le terrorisme* » et d'apporter « *la sécurité* » aux paysans. Devant un comité du Congrès, Colby déclarera n'avoir « *jamais été complètement satisfait par les résultats* », tout en assurant que « *les choses s'améliorent régulièrement...* ». Phoenix a « *réellement amélioré la qualité de la contre-terreur... par son souci du renseignement adéquat et le soin qu'il consacre à une justice sévère* ». Les dizaines de milliers de civils « *suspects d'être ennemis* » et mis à mort par Phoenix, selon le gouvernement Thieu lui-même, témoignent de cette sévérité. Tel est « *ce charnier que les Etats-Unis ont bâti au Vietnam du Sud* », et où cette même guerre se poursuit toujours, sous le couvert des accords de paix signés à Paris.

Pas plus que de la terminologie linguistique, la démarche chomskienne n'utilise ici des termes habituels au discours anti-impérialiste. Et pourtant, nulle illustration plus éclatante des thèses développées par Lénine en 1916 et par Rosa Luxemburg auparavant – et même déjà par Hegel dans sa *Philosophie du Droit*, paragraphe 246 – que celle de ce livre dont le titre initial était *Violence contre-révolutionnaire*. Les interventions d'I.T.T. au Chili, démasquées par l'ambassadeur Armando Uribe, se joignent à celles de la C.I.A., dévoilées par le député démocrate Harrington, comme à l'impérialisme au sens léniniste se relie le capitalisme monopoliste. Si l'analyse chomskienne n'utilise guère de ces mots, c'est que les mensonges staliniens les ont privés d'une partie de leur vertu. Ainsi, à la veille de la mort de Staline, le prétendu « complot des médecins », des assassins en blouse blanche – fut attribué aux « impérialistes anglo-américains » (5)... Si Chomsky et Herman évitent en cours d'analyse la référence explicite à ce type de discours, c'est bien évidemment pour ne pas être amenés en chemin à soulever la question de l'après-Lénine et du monstrueux épigone – le stalinisme. S'engager dans cette problématique, c'eût été se détourner de ce qui, pour chacun, est la tâche la plus urgente : penser les contradictions de son propre pays. A Maurice Blanchot et Merleau-Ponty d'écrire leurs manifestes contre la guerre d'Algérie. Et à Roy Medvedev d'écrire *le Stalinisme*. A Chomsky et Herman de rendre visible l'évidence la plus actuelle et la plus redoutable : « *L'acceptabilité de cette forme de pacification... montre bien que de telles atrocités, de tels bains de sang doivent être « intégrés » dans l'effort américain et la mission américaine ; ils doivent être partie intégrante du fait de « pacifier » une nation étrangère, pauvre et pratiquement sans défense, mais refusant obstinément la collaboration.* »

Ainsi, au moment où l'Occident a retourné les révélations terribles de l'archipel du Goulag en opérations commerciales, il est urgent d'ouvrir les yeux en priorité sur la prolifération gigantesque de l'*Archipel Bloodbath* – qui pour autant n'altèrent en rien l'imperturbable bonne conscience du monde libre. Ce que le dossier final du livre, constitué à l'automne 1974, laisse maintenant percevoir, c'est que l'homme du *Phoenix Program* et de l'opération Pinochet est pratiquement, après le secrétaire d'Etat, le numéro 2 du « Comité 40 » : de l'instance suprême où se décident les interventions camouflées et, pratiquement, la politique impériale dans le tiers-monde. « *Avec des ressources illimitées dans l'acte de tuer* » – et aussi dans « *la nature des arguments apportés pour justifier les bains de sang* ». Il est arrivé à un grand économiste de faire intrusion dans l'histoire de son temps : Karl Marx, avec *le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte et la Guerre civile en France*. L'intrusion d'un linguiste de génie dans l'histoire mondiale, dans la critique de la politique en acte et de son langage -sous la forme d'un livre interdit – se nomme *Bains de sang*.

Jean-Pierre Faye

Maître de recherche au C.N.R.S., animateur du collectif « Change »

(1) Cf. *le Monde* du 24 novembre 1974.

(2) *Bains de sang*, de Noam Chomsky et E.E. Herman, précédé de *l'Archipel Bloodbath*, traduit de l'américain par M.O. Paye, éd. Seghers 200 font, coll. « Change », Paris 1974, 200 pages, 29 F.

(3) *Change 15*, mai 1973 :« Les experts en légitimation ». Ed. Seghers/Laffont, Paris, 224 pages, 20 F.

(4) *The best and the brightest*, de David Halberstam (« On les disait les meilleurs et les plus intelligents »), traduit de l'américain par Jean Rosenthal, Laffont/Hachette-Littérature, Paris 1974, 592 pages, 68 F.

(5) Roy Medvedev, *le Stalinien ?* Seuil, coll. « Combats », Paris 1972, 638 pages.